

franchise de dix-huit ans, crut tout simplement que le vieillard qui lui paraissait respectable, allait être mal accueilli, et il s'en attristait dans son cœur. Hélas ! il ne connaissait pas le monde !

« La porte du salon était à peine ouverte, que voilà la maîtresse de l'endroit qui, se précipitant devant de celui dont elle venait de si mal parler, elle redouble de politesse, elle s'informe de lui de sa santé, de sa famille, elle se plaint amèrement de ne l'avoir pas vu depuis longtemps, elle lui fait promettre de revenir bientôt, etc., etc. ; de sorte que le pauvre homme s'en est retourné chez lui enchanté, disant que Mme une telle était charmante, une vieille et fidèle amie. Hélas ! il n'était pas encore dans la cour que déjà on disait : « Voilà débarrassé, il n'a pas été tout-à-fait aussi ennuyeux qu'à l'ordinaire, mais guère moins que le Ciel nous garde de le revoir d'ici longtemps. »

« Le jeune homme était indigné, et il se disait : C'est donc là le monde ! Eh bien ! j'en ai assez du monde, trahison et hypocrisie, voilà ce que c'est ; encore il paraît que cela s'appelle de la politesse... Vous avez envie d'égrotter, de griffer même, de déchirer votre prochain... Mais une chose vous embarrasse : on appelle ceux qui agissent ainsi médisants, calomnieux, mauvais langues, langues de vipère, et naturellement vous ne vous souciez pas d'être désigné par toutes ces qualifications. Eh bien ! il y a un moyen de s'en tirer ; il est très simple. Il consiste dans cette toute petite phrase : « Du reste, ça n'est pas mon affaire, ça ne me regarde pas. » On la place joliment par forme de retour-nelle, à la fin de chaque bon coup de langue, et le tour en est fait, et vous voilà attrapé et les maux aussi.

« Il y aurait du bien à faire, ça vous gêne ; pour vous en dispenser, appelez toujours à votre aide la phrase : « C'est son affaire, ça ne me regarde pas. »

« A propos, dites-vous, savez-vous que la petite une telle va se marier ? En voilà un de bien

attrapé ! Ça n'a rien, ni argent, ni santé, ça ne sait rien faire, ça aime la toilette, c'est fainéant ; mettez-moi donc cela en ménage ! « Du reste, ce n'est pas mon affaire, ça ne me regarde pas. »

« — Et telle famille, des gens de rien, comme si on ne les connaissait pas, comme si on ne savait pas d'où ils viennent ! J'ai connu le père, le grand père, on a vu cela dans la misère !... A présent, ça dépense, c'est fier, ça fait du luxe, ça fait des étalages, des embarras, ça donne des diners, s'il vous plaît... Ça ne peut durer longtemps, ça n'ira pas loin, où prendraient-ils de l'argent ? ils le voleraient donc. « Du reste, ce n'est pas mon affaire, ça ne me regarde pas. »

« — Et cet imbécile d'un tel, quelle affaire il vient de faire !... est-ce qu'il est capable de se charger d'une pareille entreprise ? ça n'a pas d'ordre, ça ne sait pas se rendre compte, ça boit, ça ne sait surveiller ni ses ouvriers ni ses domestiques. Il faudra emprunter, il n'a pas les reins assez forts, je connais sa fortune. « Du reste, c'est son affaire, ça ne me regarde pas. »

« — Et telle mère, dira la femme, surtout cette mère a une fille un peu plus belle ou mieux nippée, et telle mère, comment vous élève-t-elle ses enfants ? ça ne mérite pas le nom de mère. Son garçon est un grand paresseux, un grand fainéant ; et sa fille surtout, sa fille, mon Dieu ! ne m'en parlez pas, ça fait pitié ; elle n'en fera jamais rien qu'une ambitieuse, qu'une coureuse. Il faut de belles toilettes à mademoiselle, des rubans au bonnet, des bottines à mademoiselle, et ça n'a pas le moyen d'avoir du pain, ça doit à tout le monde. Oh ! si elle avait affaire à moi, si c'était ma fille, ça passerait autrement. Quand je vous dis qu'ils n'auront que des désagréments de leur fille. Aussi, faut-il entendre le monde, faut voir comme il jase déjà. « Du reste, ça n'est pas mon affaire, ça ne me regarde pas. »

« La même petite phrase est tout aussi propre à vous défendre du bien que vous devriez faire qu'à cacher le mal que l'on fait ou que l'on dit. »

LE SERMON DE DIX MINUTES

(Extrait de « L'Illustré pour tous, » v. page 108.)

A l'extrémité de la rue Saint-André des Arts s'élevait, en 1724, une maison à quatre étages et d'apparence fort modeste. La boutique d'une fruitière occupait le rez-de-chaussée, et ses paniers, chargés de légumes, encombraient la porte de manière à laisser peu de passage aux autres locataires et à fermer presque entièrement un corridor étroit, seule issue par laquelle on pût pénétrer dans l'intérieur. L'inconvénient, du reste, n'était pas bien grave, car la plupart des habitants de cette maison en sortaient le matin pour n'y rentrer que le soir. C'étaient d'abord des étudiants qui allaient suivre des cours de médecine et de droit, ou bien s'asseoir dans quelque café pour deviser avec leurs camarades et regenter les royaumes avec force commentaires tirés des deux ou trois journaux qui se publiaient alors, et parmi lesquels le *Journal de Bouillon* tenait un rang fort distingué. Un commis libraire, un employé au ministère des finances et un peintre complétaient la population de ce logis. Aussi, la plupart des fenêtres donnant sur la rue demeuraient-elles presque toujours closes, à l'exception d'une seule au quatrième étage, et qui faisait partie de l'appartement du peintre. Or, chaque matin, dès huit heures, sitôt après le départ de l'artiste, on voyait s'ouvrir cette fenêtre où se montrait, à diverses reprises, une jeune femme à la mise modeste ; elle remplissait divers soins de ménage, secouait des tapis de pied et arrosait trois ou quatre rosiers qui formaient, sur le toit, un rideau de verdure et de fleurs. Puis la fenêtre se fermait pour se rouvrir une demi-heure après et laisser voir de nouveau la jeune femme, mais cette fois assise, coiffée avec une élégante simplicité.

Jusqu'à cinq heures, la jeune femme travaillait assidûment à quelque ouvrage de lingerie, sans songer à regarder les nombreux passants qui se succédaient dans la rue ; parfois seulement elle levait la tête pour respirer le parfum d'une rose ; parfois aussi elle oubliait de tirer son aiguille, préoccupée sans doute de quelque pensée douce et bonne, car une émotion joyeuse épanouissait son frais visage et emplissait ses yeux de larmes. Mais une fois cinq heures sonnées à la pendule d'albâtre qui dressait ses quatre colonnettes sur la cheminée de la petite chambre, la jeune femme jetait à son ouvrage, était de la fenêtre deux ou trois pots de fleurs, afin de pouvoir s'appuyer plus à l'aise ; accoudée sur la barre de bois transversale, elle se mettait à regarder dans la rue, cherchant à distinguer au loin, parmi les passants, celui qu'elle attendait avec impatience. Tout à coup elle agitait gaiement son mouchoir pour faire des signaux auxquels répondait aussitôt un jeune homme d'une rare beauté, et qui s'avancait à grands pas. Quelques instants après, ce jeune homme escaladait précipitamment les marches de l'escalier et arrivait au bout des quatre étages où l'attendait la jeune femme. Puis tous les deux reentraient dans l'appartement et s'asseyaient devant un modeste dîner disposé sur un guéridon de noyer. Une fois la faim apaisée, mille propos joyeux, mille paroles tendres se mêlaient et se succédaient, faisant passer tour à tour ces deux heureuses créatures de l'attendrissement au rire. Si le temps était beau, les époux descendaient ensemble et allaient se promener deux ou trois heures au Luxembourg. Pleuvait-il, une lecture à haute voix que faisait le jeune homme, tandis que la femme travaillait à quelque broderie, abrégait le temps jusqu'à neuf heures ; car tous

les soirs à neuf heures, les fenêtres de la petite chambre se fermaient hermétiquement, et l'on n'apercevait plus aucune lumière à travers les fentes de la jalousie. Et depuis deux années ils menaient cette vie de travail, d'amour et de bonheur achetée par bien des agitations et par bien des angoisses, car le père de François Boucher ne voulait pas consentir au mariage de son fils avec une pauvre fille sans fortune, et il avait bien fallu de la persévérance, bien des supplications, bien des larmes, pour obtenir de lui un consentement duquel dépendait leur sort... Enfin il a cédé, et depuis lors tout leur a prospéré : aujourd'hui il semble que la fortune veuille les récompenser de toutes les épreuves auxquelles elle les a soumis. Chaque jour amène plus de travaux à François, qui commence à jouir d'une célébrité. Le roi Louis XV lui a même fait acheter un tableau, et le jour où cette heureuse nouvelle leur est parvenue a été signalé par un bonheur bien plus grand encore : Louise est devenue mère ; elle a entendu le premier cri d'un enfant, elle a tenu dans ses bras cette chère petite créature qui compte maintenant treize mois, que la nourrice doit lui ramener demain, et qui ne la quittera plus désormais ; oh ! non ! Et maintenant quel bonheur lui manquera, entre son fils et son mari ? Quel désir lui reste-t-il à former, quand la voilà la plus heureuse des femmes et des mères ?...

La petite pendule, qui sonnait cinq heures, la fit se lever promptement, sans interrompre toutefois les heureuses pensées qui caressaient son imagination et ne la quittaient point, tandis qu'elle épieait à la fenêtre le retour de son mari. Enfin, après quelques minutes d'attente, elle l'aperçut au loin, et dès qu'elle put distinguer sa démarche, je ne sais quel douloureux pressentiment lit évanouir la joie de son cœur. En effet, Boucher ne s'avancait pas avec la joyeuse rapidité que le ramenait d'ordinaire près de sa femme ; il marchait avec lenteur et il avait dû recourir à l'aide d'une canne. Enfin, lorsqu'il arriva sur le palier, il serait tombé si Louise ne l'avait pas soutenu, et elle frissonna de tous ses membres à l'aspect de la pâleur qui couvrait le visage décomposé de celui qu'elle aimait tant. — Qu'as-tu donc, François ? — Je ne sais, Louise : un frisson glacé parcourt tous mes membres et serre ma poitrine. Je ne puis respirer. Ouvre cette fenêtre, que j'aie de l'air ! Ma tête brûle... J'ai voulu travailler, le pinceau me tombait des mains. Je ne pouvais soulever ma palette ; puis un nuage couvrait mes yeux, et mes genoux se dérobaient sous moi... Où vas-tu ? — Je vais chercher un médecin, mon ami. Tu sais que le nôtre demeure à quelques pas ; je reviendrai bientôt. Et elle descendait déjà quatre à quatre les marches de l'escalier. Quand elle revint, suivie du docteur, François gisait sans connaissance au milieu de l'appartement : le médecin dut aider la jeune femme qui fondait en larmes, à porter le malade sur son lit. Quand, après bien du temps et des soins, François Boucher eut repris connaissance, le médecin interrogea les symptômes de la maladie, et ne put s'empêcher de frémir de leur gravité. — Cela sera-t-il dangereux ? demanda Louise éperdue et qui ne lisait que trop sur le visage du médecin la funeste impression qu'y produisit l'état de son mari. — Dangereux ? non, je l'espère du moins ; il faut préparer votre courage et votre persévérance, madame. Adieu, je reviendrai demain de bonne heure ; en attendant, voici les prescriptions que vous aurez à suivre.

Et Louise resta seule auprès de son mari, que la fièvre commençait à faire délirer. Certes l'on souffre bien dans les agitations malades du cauchemar et de la fièvre, lorsque mille visions tourmentent le corps et l'esprit ; mais il est cent fois plus affreux encore de passer toute une nuit à entendre, près d'un être cher, les cris et les gémissements que causent de pareilles souffrances. C'est une chose funeste et pleine d'effroi que cette obscurité muette qui nous entoure. Que ne donnerait-on pas pour entendre une voix humaine, un bruit animé ! Mais rien que le vent qui mugit comme la plainte d'une âme en souffrance : que les mots entrecoupés du malade qui regarde d'un oeil fixe, sans reconnaître, et qui n'a d'autre réponse que des gémissements sinistres aux questions qu'on lui adresse avec anxiété. C'est une nuit terrible qu'une nuit qui se traîne avec une exécrable lenteur, une nuit que l'on voudrait abrégier au prix de ses propres jours. Jugez donc de ce qu'éprouvait cette pauvre femme, seule près de son mari, et se demandant si l'aube ne la verrait pas près d'un cadavre. Sait-elle si le soufflé haletant qui s'échappe de la poitrine de François n'est point le râle de l'agonie ?... De l'agonie ! mon Dieu ! de l'agonie ! Que deviendrait-elle si jamais un pareil coup la frappait ? — François ! François ! écoute-moi ! ne me regarde pas ainsi, au nom du ciel ! Réponds-moi ! je suis Louise ! je suis ta femme, François ! Il ne me reconnaît point. Mon Dieu ! faites, je vous en prie, qu'il me reconnaisse, car c'est horrible pour une pauvre femme que de voir là son mari sans qu'il entende sa voix, sans qu'il réponde à ses paroles au moins par un serrement de main.

Enfin, les premiers rayons pénétrèrent dans l'appartement à travers les fentes de la jalousie : au silence de mort de la nuit succédèrent les bruits et le mouvement du jour. Le médecin, fidèle à sa promesse, arriva dès six heures chez le malade : quelque habitude qu'il fût à regarder insoucieusement la souffrance, il s'emut de la pâleur de Louise et de la fatale impression qu'avait faite sur elle cette nuit de veille et d'angoisse. — Madame, dit-il après avoir examiné le malade, rassurez-vous : cette nuit a été terrible, je le sais ; mais vous n'aurez plus, je l'espère, à en craindre de semblables ; votre mari se trouve mieux, et quelques récautions sauront empêcher le retour du délire. Du reste, ne vous fatiguez pas de trop, et ne prodiguez pas inutilement vos forces dans les premiers temps. La maladie de votre mari menace d'être longue. Ménagez-vous donc de manière à ne pas lui manquer avant la convalescence. Disant cela, le vieillard prit la main de la jeune femme, la serra avec un mouvement d'intérêt et la laissa seule de nouveau.

Le malade s'était assoupi et reposait en silence. Alors, brisée par la fatigue et par la douleur, Louise put enfin pleurer l'abondance de ses larmes soulagea sa poitrine du poids qui l'oppressait ; peu à peu une douce pensée la réchauffa et lui sourit comme un rayon de soleil qui passe furtivement à travers les noires nuées d'un orage : le retour de son fils. En effet, c'est aujourd'hui qu'on le lui ramène de nourrice. Pauvre enfant, il fera son entrée dans la maison paternelle sous des auspices bien mélancoliques ; mais qu'importe, puisqu'il sera près d'elle ; puisqu'elle pourra l'embrasser lorsqu'elle souffrira trop... Et puis, François lui-même en éprouvera du soulagement. Un père, quand bien même le délire l'agiterait, ne peut rester insensible à la voix de son fils. Qui s'il retombait dans ce délire dont elle éprouvait tant de terreur, elle prendra leur petit Charles, elle le mettra dans les bras de son père, et le délire disparaîtra, elle en est sûre.

Telles furent ses pensées jusqu'au moment où, penchée à la fenêtre qu'elle quittait de minute en minute pour venir interroger le sommeil de son mari, elle vit arriver la nourrice qui portait l'enfant dans ses bras. Alors elle oublia tout, souffrances et inquiétudes ; alors une joie que les mères seules peuvent comprendre inonda son âme. Puis, riant et pleurant, elle porta le petit Charles sur le lit de son père, qui s'éveilla plus calme, et tendit à son fils une main languissante. Louise tomba sur ses deux genoux en levant au ciel un regard de reconnaissance et d'ivresse maternelle.

II

Hélas ! cette nuit désastreuse n'était pourtant que la première des gouttes de plomb que les bourreaux russes, il y a deux cents ans, laissaient tomber une à une sur le crâne des condamnés. La misère amenait chaque jour, à chaque instant, pour l'infortunée Louise, un nouveau besoin et une nouvelle douleur ; la misère, lèpre horrible ; la misère, qui produit une sorte de démence sous laquelle l'âme s'obscurcit et se voile.

Après trois semaines de la maladie de son mari, Louise, réfugiée dans une petite cuisine, s'efforçait en vain d'étouffer les cris de l'enfant qui se débattait au milieu des fièvres de la dentition.

— Tais-toi, lui disait-elle, tes cris vont éveiller ton père ; ton père, qu'une longue nuit sans sommeil a rendu si malade et si faible. Tais-toi, mon enfant.

Elle le berçait, elle le réchauffait de son haleine, elle le pressait contre sa poitrine, elle fermait sa bouche en la couvrant de baisers ; mais la pauvre petite créature déjà toute flétrie par la souffrance, se tordait dans les bras de sa mère en poussant des plaintes déchirantes que rien ne pouvait calmer, rien, pas même la nourriture que lui présentait Louise. Il en détournait la tête, il repoussait la cuiller de ses deux petites mains, et de grosses larmes coulaient avec abondance sur ses joues empourprées et brûlantes. Louise, éperdue, désespérée, sentit un moment son courage qui l'abandonnait, et se mit elle-même à pleurer avec amertume.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, mon Dieu ! ne prendrez-vous pas pitié de moi ? Que voulez-vous donc que je devienne sans votre aide ?... Puis elle ajouta, quelques instants après cette prière : Merci,

mon Dieu, vous avez écouté ma prière, car voici mon enfant qui s'endort.

En effet, le petit Charles avait laissé aller sa tête sur la poitrine de sa mère, et il y reposait du sommeil agité qui vient surprendre parfois les souffrances de ces frères créatures au milieu des accès les plus violents. Louise n'osa plus dès lors faire le moindre mouvement. Elle retenait son haleine ; elle aurait voulu comprimer jusqu'au mouvement qui soulevait son sein. Mais le désespoir ne lâche pas si vite ceux qu'il tient : si les cris de son fils et les plaintes de son mari ne déchiraient plus le cœur de Louise, le sentiment de son indigence vint suppléer à ces tortures et s'emparer de son imagination ; car il ne lui reste plus de ressources ! Pour acheter des médicaments au père et de la nourriture au fils, elle a vendu peu à peu tous les meubles, tout le linge qu'elle possédait... Hélas ! trop heureux pour avoir de la prévoyance, ils avaient vécu jusque-là comme les oiseaux du ciel, au jour le jour et sans souci du lendemain. Combien elle a expié cette insouciance fatale ! quand il lui a fallu se dépouiller ainsi de tout ; quand il lui a fallu vendre ses propres meubles furtivement et comme si elle eût commis une mauvaise action ; quand il lui a fallu contracter des dettes. Car elle doit, à présent ; elle doit assez pour que l'apothicaire, malgré ses larmes, refuse de lui fournir les médicaments nécessaires à son mari ; elle doit assez pour que la fruitière ne veuille plus lui donner un peu de lait pour son enfant. Ils souffrent tous les deux, et elle ne peut les soulager, faute d'un peu d'argent ! Quant à elle, voici deux jours qu'elle n'a mangé de pain, deux longs jours ! Avec la faim et l'épuisement, avec les maux du corps joints aux maux de l'âme, pas d'issue, pas d'espérance ! Aujourd'hui ressemblera à hier, et demain à aujourd'hui. Son mari ne peut guérir faute de secours, son enfant dépérit faute de soins... Et il faut qu'elle supporte seule tant d'angoisses !... Mais voici la voix de son mari : il s'éveille, il se plaint. Hélas ! elle ne peut aller à son aide, elle ne peut se lever, car ce serait ôter à son enfant le peu de repos qu'il ait goûté depuis hier.

— Louise ! Louise ! viens me donner à boire.
— Tout à l'heure ! mon ami, tout à l'heure ! L'enfant dort sur mes genoux.
— Oh ! Louise ! viens : mes lèvres sont desséchées, ma poitrine brûle, j'étouffe !
— Mon Dieu ! mon Dieu ! les cris de Charles vont recommencer.
— Louise ! tu ne m'aimes donc plus, pour m'abandonner ainsi ?
— Et mon enfant ! mon enfant ! mon Dieu !
— Ah ! les forces m'abandonnent... je me sens défaillir... Louise... je meurs.

La voix, affaiblie par degrés, se tut pour faire place à une sorte de râle qui jeta Louise dans l'épouvante. Elle se leva doucement, avec précaution, pour porter l'enfant près du lit de son père ; mais la petite créature sortit, au premier mouvement, de la somnolence dans laquelle elle était plongée, et jeta des cris aigus en se débattant avec violence.

Le malade était évanoui : il fallut longtemps pour qu'il reprit connaissance, car Louise, son enfant sur les bras, son enfant qui se tortait au milieu de convulsions violentes, ne pouvait que lui donner des secours incomplets. A la fin, pourtant, ses paupières s'entr'ouvrirent, et il souleva quelque peu la tête. Après avoir promené quelques instants des regards hébétés autour de lui, il lit signe de la main qu'on emportât l'enfant.

— Ses cris brisent ma tête, si faible et si douloureuse, dit-il en portant la main à son front déchiré. Et puis il ajouta : — J'ai soif.

Il ne restait plus une goutte de tisane dans le pot de terre que Louise tenait convulsivement dans ses mains.

— J'ai soif, répéta-t-il, j'ai bien soif, Louise !

Et l'enfant s'agitait et criait toujours.

— J'ai soif, répéta-t-il avec emportement ; car la maladie donne de l'aigreur aux caractères les plus doux, de l'égoïsme aux cœurs les plus généreux.

— Il n'y a plus de boisson ! répondit Louise en s'efforçant de calmer les cris de son enfant.

— Voilà bien comme tu es, Louise ! sans prévoyance pour moi, sans soins !... J'ai soif !... Eh bien ! tu ne t'occupes pas à me préparer à boire...

— Je vais le faire, mon ami, je vais le faire... Oh ! tais-toi, mon petit Charles, tais-toi, calme ces cris qui me déchirent !

Son enfant dans ses bras, elle descendit machinalement et sans but, car, la fruitière ne le lui avait que trop répété la veille, il n'y avait plus de crédit à attendre d'elle. Aussi Louise, arrivée dans la rue, se contenta-t-elle de regarder en plourant la grosse femme, devenue l'arbitre du misérable sort de toute une famille. Il y avait tant de désespoir sur les traits de madame Boucher, tant de souffrance sur le visage malingre de son enfant, que la vieille bourru se sentit remuée de compassion et qu'elle tendit en grondant, à Louise, quelques herbages et un peu de lait. Louise la remercia en pleurant et remonta près de son mari.

Un vieux prêtre, qui passait précipitamment par là et qui se dirigeait vers Saint-Sulpice, resta frappé de la misère et de la douleur de cette jeune femme que ses haillons ne flétrissaient pas à tel point qu'on ne reconnût pas en elle une personne bien née. Il la laissa s'éloigner, et adressa quelques questions à la fruitière. Celle-ci ne se fit pas faute de parler. Le Père l'écouta silencieusement ; puis, après un instant de réflexion, il monta l'escalier et arriva devant la porte entr'ouverte de Louise. Après avoir frappé doucement, il pénétra dans la chambre près du lit du malade, sur lequel la vue d'un prêtre catholique produisit une impression pénible, car elle semblait lui annoncer une mort prochaine.

— Que me voulez-vous, monsieur ? demanda-t-il d'un ton un peu brusque ; je suis protestant.

— Vous êtes homme et mon frère, reprit le prêtre avec douceur. On m'a dit en bas que depuis trois jours votre médecin n'est pas venu vous